

**Interview de Christian de Leusse  
Par Mathias Quéré 2018**

Mathias : Alors ma première question serait, pour comprendre un peu ta trajectoire, de comprendre comment tu t'es politisé et comment est-ce que tu es arrivé au GLH.

CdL : Je me suis politisé avant, avant de venir au GLH. J'étais déjà un peu militant. Si tu veux, j'arrivais à Science Po à Paris et saut dans l'inconnu par rapport à mes parents et puis petit à petit, rupture par rapport à tout mon milieu social. Pourquoi ? Parce que mes études m'amènent à avoir une réflexion et un recul sur la réalité sociale de ce pays ou au-delà qui font qu'inévitablement je sens une série d'éléments d'objectivation par rapport à cette subjectivité familiale dans laquelle je me trouvais. Donc très vite, enfin au fur et à mesure de mes années à Science Po, je fais mon propre cheminement sur ce qu'est la justice, etc. Je taxais déjà facilement mon père de paternalisme puisqu'il était de droite, mais attentif aux questions sociales mais à sa façon à lui. C'est à dire c'était plutôt du caritatif. Et donc je dirais que cette histoire de justice et de caritatif, peut-être un des trucs qui me travaille quoi. Et puis je découvre, je comprends les différentes tendances politiques, groupes politiques, positionnement possible etc. etc.

Mathias : Ça c'est dans quelles années ?

CdL : J'ai passé mon bac en 64 donc nous sommes dans les années 60 L'élection présidentielle de 65 marque le début de mon évolution alors que je suis en 1<sup>ère</sup> année de Science Po. Et je vais vivre les événements de Mai 68 à Paris. Et puis après ça évolue. Je suis confronté à toute sorte de sujets (économie, problèmes sociaux, questions politiques et syndicales, tiers-monde et sous-développement...) Mon évolution politique elle commence là, voilà. Je la déconnecte complètement de mon évolution affective, personnelle etc. Je suis déjà dans une attitude ..., à la fois une attitude critique par le début de formation politique que j'ai et à la fois dans une attitude d'objectivation, par le désir de rassembler de la documentation..., de me donner des matériaux pour analyser. [...]. Je veux comprendre tous ces courants politiques, les Maos, les trotskistes. Moi je suis à la fois du côté de ceux qui sont dans la rue, et en même temps pas particulièrement dans les plus révoltés. Je me trouve à la Cité universitaire et il y a autour de moi des maoïstes qui me défendent leurs positions. Je me trouve petit à petit interpellé, pas tellement dans mon milieu étudiant parce que Science Po, en tout cas à l'époque, c'est pas un milieu où les extrêmes s'expriment. Au contraire, une manifestation Science Po, à l'époque de Mai 68, on défile, on fait un grand parcours étudiant dans les rues et il y a marqué H pour « Hôpital silence », et tout le monde baisse le ton... On est dans un autre contexte Évidemment toute cette effervescence, quand je me trouve face à des gens de ma famille éloignée, les tantes et cousins qui sont à Paris et que je me trouve avec des petites discussions, je me trouve avec des gens qui sont-hystérisés, braqués par le fait qu'il y ait le drapeau rouge, le drapeau noir « et même à Sciences Po vous avez mis le drapeau rouge et le drapeau noir ! ». Ça paraissait insupportable. Donc je suis confronté à mes échanges, premières justifications, premières analyses. Obligé de m'expliquer, de m'exprimer.

Mathias : Et tu es à Paris jusqu'à quand ?

CdL : Je suis à Paris jusqu'en 72, 71 et je pars pendant un an et demi ou presque deux ans en coopération au Tchad.

Mathias : Et du coup c'est quand tu reviens que tu t'installes à Marseille ?

CdL : Quand je reviens je suis un peu déraciné. Je ne suis pas particulièrement parisien, mais je ne suis plus beaucoup marseillais. Donc je m'interroge. Il y a d'autres courants de réflexions qui sont passés dans ma tête à la fin de mes études à Science po, parce que j'ai fait quatre années à Sciences Po et après deux ans de formation en aménagement et urbanisme. On est dans l'époque post-soixantuitarde, où le mouvement régionaliste, le Larzac, toute une série de choses, 'Volem viure al país', Robert Lafont avec son livre sur les régions françaises. Tout ça me passe dans la tête en même temps que je ne me vois pas de boulot immédiatement accessible. [...] Je me mets en tête que c'est dans ma région qu'il faut que j'aïlle. Et ma région, qu'elle est-elle ? Il y en a qu'une que je connaisse un peu. Période difficile pour moi parce que je reviens d'une longue période d'absence, hors de ma famille, et je me trouve pendant plus d'un an dans ma famille. Une espèce de Tanguy où ça se passe le plus mal que je puisse imaginer. C'est à dire que le décalage par rapport à mon père, par rapport à ce cadre familial est considérable et je suis en révolte permanente. Révolte qui est liée à tout ce que je viens de dire, qui est liée aussi à mon déséquilibre intérieur, où ce que j'appellerais les prémices de l'expression de mes désirs qui étaient apparus, soit pendant la période de Sciences Po, très peu, soit pendant la période de coopération au Tchad, soit ici petit à petit. C'est des prémices mais c'est déjà des éléments de mal être en tout cas.

Mathias : D'accord. Et donc comment t'en viens à rencontrer le GLH ? Est-ce que c'est une recherche de ta part ? Est-ce qu'à un moment donné t'es en train de chercher un groupe qui existe, tu as besoin justement de vivre cette homosexualité et il va falloir trouver une forme pour pouvoir le faire ?

CdL : Non, je suis complètement réfractaire à l'idée que je puisse être travaillé par la question de l'homosexualité. Je suis complètement bloqué par rapport à cela. Je refuse d'imaginer ça. Mais je me trouve dans un tel déséquilibre que je suis en train de vieillir prématurément. J'ai vraiment vécu cette période-là comme étant un vieillissement prématuré. C'est à dire je n'ai pas de désir de vivre. Le désir de vivre me quitte peu à peu. C'est à dire que je n'ai pas d'objectif dans la vie. Pourquoi suis-je là, qu'est-ce que je fais ? Je perds le désir de vivre. Pas au point de faire un geste ou un acte, mais je perds de la substance, sur pied. Il y a un événement qui se passe en 1975 : je fais la connaissance sur mon lieu de travail, d'un gars qui était à la Ligue communiste, qui est lui-même en basculement, enfin en interrogation très forte sur lui-même. Pourquoi ? Parce qu'il vient de divorcer et c'est pour lui extrêmement pénible. Il en vient à parler avec moi, y compris de questions un peu intimes. [...] Lui est dans une capacité de bisexualité. Sous l'influence d'un des animateurs de la Ligue communiste, qui est Jacques Fortin, il y a des interrogations fortes : d'abord mise en cause de la ligne de la Ligue communiste au niveau national et à la fois réflexion d'atelier sur les questions liées à la sexualité. Il faut se resituer dans le contexte de ce moment-là, c'est à dire le mouvement des femmes et puis le FHAR et toutes les interrogations. Les années 75, le FHAR est pas loin mais surtout parisien, il y a des GLH qui commencent à exister et parmi les trotskistes, il y en a qui sont plus ouverts que d'autres à la question de l'homosexualité. Ce n'est pas le cas de la Ligue communiste, ce qui fait que le clash entre Jacques Fortin et quelques autres, la future équipe de Masques. Chez les trotskistes, il y a d'autres familles qui sont plus ouvertes, je pense aux pablistes (de l'AJS dont j'ai fait la connaissance à l'été 1973, lors d'un voyage organisé par eux, au Chili d'Allende). J'en reviens à 75. Je me trouve interpellé par une image de l'homosexualité qui me touche fortement. La tentation homosexuelle m'assaille. Ça n'a rien à voir avec les images de l'homosexualité que j'ai eues jusque-là. Bref le contexte de l'époque avec ces figures les plus visibles, un peu repoussantes à mes yeux de Jacques Chazot et Roger Peyrefitte. Je n'ai pas connaissance des mouvements homosexuels qui---, si j'ai bien vu qu'il y avait le FHAR, j'en ai entendu parler, mais ~~c'est~~ ce sont des images qui ne peuvent pas coller avec moi. Et puis j'y suis complètement réfractaire. Et donc c'est ce camarade de travail lors d'un week-end de

randonnée, avec qui j'ai l'occasion de vivre ma première vraie rencontre homosexuelle. Et pour moi c'est un bouleversement total. Parce que, soit parce que je m'étais tellement bloqué pendant tant et tant d'années, que tout d'un coup, le basculement ne pouvait pas ne pas être très fort. Aussi parce que ce gars-là a vécu cette rencontre avec moi - qui était peut-être d'ailleurs sa première rencontre homosexuelle - de façon aussi forte. Sauf qu'après, il me laisse complètement tomber. Je n'étais pas son trip. Mais ça n'empêche que je fais une vraie découverte (et que je tombe mort de désir pour lui, puis mort de jalousie quand me rendant à des heures pas possibles devant chez lui pour essayer de le voir à nouveau je l'aperçois en compagnie d'un autre garçon), Il continue à cheminer dans la question de l'homosexualité pendant un moment. Il me semble qu'il a été au moins été assez sympa pour en parler à Jacques Fortin qui était un des animateurs, de la cellule trotskyste à la Belle de mai. Et Jacques Fortin fini par prendre contact avec moi d'autant que le copain m'avait fait venir astucieusement... Il m'avait dit vient voir le local de la Ligue communiste, mais sans me dire ce qu'il y avait. Du coup, j'étais allé, je ne sais plus pourquoi, au local de la Ligue communiste. Et il avait dû informer Jacques. Et donc quand je vois Léon (Jean-Pierre Leonetti) aujourd'hui encore, il me dit : « Christian, moi je t'ai vu pour la première fois au local de la Ligue communiste ». Je n'avais jamais imaginé cela. Donc ça veut dire que j'y suis allé un soir où le groupe se réunissait.

Mathias : Le local c'est à la Criée ?

CdL : Non, là ce n'était pas à la Criée, c'était à la Belle de Mai. Et moi je ne reste pas. J'aperçois, je vois que le copain qui m'avait suggéré de venir, il était venu, il était parti. Je ne reste pas.

Mathias : Ce qui est en train de se passer, c'est une réunion du GLH que tu sais pas encore que c'est le GLH ? Ou c'est une réunion de la Ligue ?

CdL : C'est une réunion du noyau homosexuel de la Ligue qui commence à se créer. Et qui rejoindra ensuite le noyau de La Criée. Ou qui aidera ou qui créera le noyau de La Criée. Du coup, Jacques Fortin m'a repéré. C'est au moins ça. Et un jour, il prend l'initiative de me proposer de le rencontrer. Et nous nous rencontrons sur un banc de la Plaine, et je lui raconte de façon confuse mon drame intérieur (refus, blocages, sensations, etc.). Il me fait passer le message comme quoi il y a un noyau qui est en train de se constituer, un noyau qui se réunit.

Mathias : Est-ce que tu penses ce groupe c'est déjà le GLH ou c'est un proto-GLH.

CdL : Oui c'est le proto. C'est déjà le GLH en ce sens que c'est les mêmes. Il y a Jean Rossignol, il y a Léonetti, il y a Jacques Fortin et puis il y a deux trois autres personnes autour, Alain Abignoli qui est le copain de Léonetti, il y a Patrick Dou, qu'on appelait 'nounours', Michel Richardot, etc. Et puis ça s'agrège petit à petit, c'est étonnant, c'est allé vite.

Mathias : Ça c'est quoi ? 75 - 76, c'est ça que tu dis ?

CDL : Ouais. 74-75-76.

Mathias : D'accord. Dès 74 il y a ça qui se fait ?

CdL : Et ben écoute à partir de la chronologie que j'essaie de recomposer à toi, moi j'ai fait la connaissance de Jacques Fortin en 75. Donc si il me dit il y a un petit groupe qui se réunit, à mon avis il devait se réunir dans les locaux de la Ligue et ils ont profité de la création du journal alternatif La Criée (curieusement je connais ce journal depuis sa création puisque j'avais participé aux 1<sup>ères</sup> réunions de brainstorming, je les avait quitté car je n'avais aucune compétence de journalisme, et lorsque j'apprenais que des gays profitaient de ce journal pour se réunir j'étais devenu encore plus mal à l'aise). La Criée à des locaux, il y a des petites salles de réunion possibles donc ils se créent leur permanence. Et là du coup, ça s'ouvre au-delà de la Ligue Communiste. Jacques Fortin est quelqu'un d'une grande intelligence. Enfin très vite il

sent qu'il faut sortir du cercle trotskiste, d'ailleurs c'est tout ce qu'ils vont développer dans le cadre de l'équipe de Masques au niveau national. Voilà, donc il me rencontre, il me dit par ailleurs nous nous réunissons... Il s'est passé encore presque six mois entre le moment où il me dit tout ça. La galère que je vis moi, où je fais des rencontres de hasard, parce que je me dis que finalement c'est la question de l'homosexualité qui est essentielle pour moi. Qui est au fond de moi et que je refusais et donc je me dis mais comment faire pour rencontrer des gens, si vraiment c'est l'homosexualité. Et c'est des périodes de galères. Soit parce que c'est la galère pour tout le monde, soit parce que ça l'est en particulier pour moi. C'est à dire, comment faire. De loin en loin je cherche des mecs dans la rue le samedi soir, je ramène un travesti, une autre fois un sortant de prison que je trouve assis sur des marches rue Curiol, près du Cancan. Donc c'est comme ça que je vais au Cancan et que par hasard il y a un gars qui m'emmène chez lui. Un gars, qui travaillait dans la banque, enfin qui avait déjà un salaire, qui était installé. Quand j'arrive chez lui la famille n'était pas là. Il profitait de l'absence de l'épouse et des enfants. Et il me recontactera pour une partouze, une rencontre où il y a plusieurs mecs.

Un jour septembre 77 je crois, j'accepte entre hantise et désir, je finis par monter les marches du GLH, à l'endroit où il existait à ce moment-là, rue de la Palud (41 rue de la Palud) un local qui est au deuxième étage. D'une part il avait été aménagé au minimum, intelligemment, enfin ce n'était pas un grand aménagement. Il y avait des bancs larges, avec des feutres par-dessus. Je me trouve face à des gens qui sont complètement inconnus pour moi évidemment. Et je ne reconnais pas Jacques Fortin, je ne le vois pas où alors il était dans une autre salle je ne sais pas. Et le hasard fait que les gens sont assez sympas pour me recevoir. Je suis mis à l'aise, on me propose à boire [...]. Et là, les choses vont s'enchaîner, mais cette fois à une vitesse rapide. C'est à dire que le vendredi soir [...] on se retrouve à manger ensemble après « tu viens avec nous ». Alors je ne sais pas si je suis allé dès le premier soir mais donc on va manger ensemble dans un restaurant. Et là très vite je découvre ces ambiances du vendredi soir. Alors on n'est pas encore très nombreux, mais là le cycle se déroule. On se retrouve le vendredi soir, on se retrouve à ces réunions et surtout on fait des projets de débats, de cinéma de je ne sais pas quoi. Toutes ces activités, et tout ça se passe dans une étonnante bonne humeur, les gens font du boulot pour le groupe mais sans dire, comme dans d'autres lieux (du style ah ben oui c'est moi qui ai fait ça). Tout était bénévole et gratuit. Un cycle étonnant qui se déroule et qui du coup me met en paix avec moi-même et en possibilités de rencontres, de désirs, parce que le GLH c'est presque tout naturel pour eux, alors que pour moi, c'est énorme !

Mathias : Est-ce que tu pourrais me raconter un peu comment c'était le cycle de fonctionnement normal du GLH de Marseille. Qu'est ce qui s'y passait ? Combien vous étiez, est-ce qu'il y avait des filles. Me raconter une semaine type du GLH de Marseille.

CdL : Oui Bien écoute, à ce moment-là il n'y a pas beaucoup d'activités, il y a très peu de choses. Il y a le vendredi soir, rencontre collective.

Mathias : Groupe de parole ?

CDL : Ah on peut appeler ça comme ça oui ! Rencontre, on discute, on blague, on se raconte plein de choses. Ce n'est que peu à peu, au fur et à mesure, il n'y a pas de choses régulières, si ce n'est le repas qui suit. Ce qui va venir c'est les initiatives. Alors il y a quelque chose de passionnant à cette époque-là et rétrospectivement, c'est que ce sont tous des personnalités fortes. Rolland Thélou qui tient un magasin chez Frojo, donc en bijouterie, c'est un gars super cultivé et super gentil. Raymond Martinez qui est déjà sculpteur sur verre. Des talents très différents et des personnalités très fortes. Et donc il y a une mayonnaise qui prend petit à petit avec toutes ces personnes. Et Jacques Fortin joue un rôle évidemment très important, mais pas nécessairement mis en avant. Ce n'est pas le gars qui se met en avant, mais si à des moments clefs il est en avant. Il est moteur en particulier pour les moments de « visibilité », le 1er

mai 1979, on y va, on met des masques, on se met dans le défilé du 1<sup>er</sup> mai à la fin du cortège. Il est moteur dans la dimension politique, dans l'affirmation. Et un gars qui s'appelle Bernard Pollet qui est arrivé exactement en même temps que moi écrira un papier [...]. Et tout ce qu'il décrit c'est quasiment les choses que j'ai vécues moi. Lui il était plus jeune que moi. Et donc des rencontres se faisaient : organisation d'un festival de cinéma, d'autres c'est la bataille pour les droits et réaliser un dossier sur les agressions à l'égard des homos, sur les cas du droit, la législation. Sur le nombre d'homosexuels réprimés par la police. Il y avait les chiffres qui étaient communiqués. Du coup on était à jour d'une série de choses qui étaient utiles pour nos débats et c'est comme ça qu'on a organisé un débat sur « Homosexualité justice, police », où on a fait venir, avocats, Ligue des droits de l'homme, diverses personnalités. Un débat avec Dominique Fernandez, avec Edmonde Charles-Roux parce que, Rolland Thélou avait une capacité de discuter avec les écrivains. De fil en aiguille chacun avait des capacités qui faisaient que des complémentarités pouvaient rapidement se créer. Et puis quand la première université d'été...

Mathias : Attends attends attends, pas trop vite. Vous étiez combien à ce moment-là tu crois ?  
CdL : Alors on est, je ne sais pas, une quinzaine.

Mathias : Il y a des filles à ce moment-là ou pas du tout ?  
CDL : Je pense qu'il n'y en a pas.

Mathias : Du coup pour moi, là on arrive à un moment qui est genre, 1978, les groupes parisiens ont disparu, il y a un retour de la répression qui se fait particulièrement fort, avec par exemple le cas de Jean Rossignol. Et ça donne le sentiment que les GLH, enfin un certain nombre de GLH et particulièrement celui de Marseille, disent bon, si on veut faire quelque chose, il va falloir s'ouvrir, bouger, sortir un peu de l'entre-soi qu'on a pu avoir, que va y avoir les rencontres organisées à Lyon en novembre 78 et que c'est à ce moment-là que le GLH de Marseille va proposer l'organisation de la première université d'été homosexuelle. Est-ce que pour toi ça cadre ?

CdL : Moi je ne le décrirai pas comme ça mais bon.

Mathias : Ah ben nan nan, va z'y, je t'écoute !

CDL : Je ne le décrirai pas tout à fait comme ça. Je reprends l'histoire Rossignol. Rossignol est un peu dans cette équipe, le tout fou... Il a une difficulté à avoir une crédibilité totale dans toute cette équipe, dans notre équipe. Il est un incontrôlable. Il est dans la Ligue communiste. Pourquoi je dis ça ? Parce que quand arrive l'histoire avec le lycée Thiers, il n'est que pion. Et soit utilisant un élève, ou des élèves, soit de sa propre initiative, même si il racontera après que cette affiche a été apposée au lycée par des élèves et non pas par lui. Donc c'est une affiche qui est apposée dans le lycée. Il a un comportement un peu, je dirais irresponsable. Il faut quand même connaître un peu l'institution dans laquelle tu travailles avant de faire un truc pareil. Donc quelque part il fait de la provocation ! Mais il fait de la provocation, pourquoi ? Parce que sans doute influencé par le FHAR etc. Il dit, la provocation on peut la faire, on peut toujours faire de la provocation. Il nous a mis mal à l'aise. Ça n'empêche qu'on va manifester devant le lycée, que moi-même, ne me rendant pas bien compte que c'est de la provocation, et pensant aussi que c'était un vrai acte d'homophobie, je rentre dans le lycée en faisant des remarques au secrétariat du proviseur je ne sais pas quoi. C'est à dire que moi-même, je veux dire, quand il y a une provocation comme ça, il y a toujours un risque que d'autres soient entraînés sans se rendre compte que ce n'était pas judicieux. Toujours est-il qu'on l'a tous défendu, que voilà ça a été qualifié d'interdiction professionnelle à l'époque. C'est moi qui ai proposé à Jean Rossignol un avocat, en l'occurrence Michel Pezet (personnalité politique dont je savais l'inclination). Après, il y a autre chose quand même. D'abord tous les membres de ce GLH, c'est des gens qui sont à l'écoute de toutes les

autres mobilisations qui se font ailleurs. Au niveau français, mais aussi ailleurs. C'est comme ça par exemple, dès 78, j'ai l'occasion d'aller à Bologne. Et là il y a une rencontre extraordinaire, un défilé extraordinaire d'homosexuels [...]. Et puis il y a le fait que chacun d'entre nous, nous connaissons, nous rencontrons dans des tas de villes, profitant de la moindre occasion... Il y a un GLH ici, il y a un GLH là...

Mathias : Vous bougez énormément ?

CdL : Oui ! Oui, oui ! Pourquoi ? Parce que chacun d'entre nous, se fait héberger automatiquement, si tu veux, partout. On s'accueille les uns les autres quoi. Et puis il y a le début de la construction d'une coordination au niveau français. Et là, je pense que les gens de la Ligue communiste jouent encore leur rôle. C'est un réseau. Mais il n'y a pas que ça. Il y a aussi le fait que tous ces GLH, enfin plusieurs d'entre eux en tout cas, l'un après l'autre, il y a des rencontres qui se font et l'idée émerge d'une coordination nationale. D'un mouvement national. L'Agence Tasse et d'autres font émerger cela. Et du coup l'idée de rencontres nationales et d'un mouvement national au-delà, émerge de lui-même. Et pour moi la rencontre organisée par les lyonnais, donc Jean-Paul Montanari, avec Bruno Hérail, avec leur magazine Interlopes. L'idée d'une rencontre nationale émerge. Et je ne sais pas à quel moment, l'idée d'université d'été, organisée à Marseille ! « Organisez-la à Marseille ! » C'est parce que les gens perçoivent au niveau national, et en ce sens les marseillais sont pas les seuls à l'initiative, que le groupe de Marseille est costaud. Et est en capacité d'organiser la logistique d'un truc pareil.

Mathias : Donc ça en est même à vous suggérer d'organiser ? C'est pas vous qui venez avec la proposition ?

CdL : Là c'est Jacques qui pourra te le dire. Je pense qu'il y a eu convergence du besoin et Jacques qui dit c'est possible chez nous.

Mathias : Alors juste avant d'en arriver aux UEH, deux questions : c'est quoi vos liens, le GLH de Marseille avec Aix, qui sont des sacrés trublions quand même, mais qui ne sont pas très loin, mais aussi avec Paris. Paris quand même un peu tête pensante un peu des GLH en tout cas jusqu'en 78. Ça c'est la première question. Et la deuxième serait, souvent dans les publications, on voit quand même que le GLH de Marseille, il apparaît comme étant un peu plus réformiste que les autres, enfin en tout cas, c'est ce que disent les autres par rapport à Marseille. Et donc un peu de ton point de vue, ce que tu en penses, est-ce que tu es d'accord avec cela ?

CDL : Avec Aix : Aix, c'est un peu le repoussoir pour Marseille. Pourquoi ? Parce que Patrick Cardon est ce qu'il est. Qu'il est entouré d'une mouvance, c'est le cas de le dire, qui n'a rien à voir d'une certaine façon, même si étonnamment, ils s'appelleront successivement FHAR, Mouvance, Sexpol, GLH... Ils changeront, une fois par an, de dénomination. A un moment où ils vont se présenter aux élections de 78, là ils sont devenus Mouvance Folle lesbienne. C'est un peu le jour et la nuit. Le GLH de Marseille, ne se situe pas par rapport aux Aixois, donc chacun est dans son camp, chacun est dans son truc. Il y a une dynamique interne telle dans le GLH de Marseille que ce qui se fait à Aix, c'est une autre dynamique, plus ou moins comprise ou compréhensible. Moi quand je vois Patrick Cardon qui vient une fois au GLH de Marseille et qui me parle de Folles lesbiennes, je me dis mais qu'est-ce que c'est cette histoire de lesbiennes. Et il me fait tellement de la provocation dans les gencives, que je crois que la sexualité qu'il préconise, consiste à se gouiner, et je me dis de quoi parle-t-on ? Je ne comprends pas grand chose. Les mecs qui disent qu'on se gouine. Plus tard apparaîtra d'ailleurs le hiatus entre le discours et la réalité de Patrick Cardon... Ça c'est pour Aix. Donc chacun son domaine. Pour le national, je crois que très vite, entre nous tous, entre nous et le national il y a des liens. Je n'ai pas le sentiment qu'il y ait une méfiance des marseillais vis à vis des parisiens par exemple. Au contraire, c'est un tissu, une toile qui se développe qui s'entretient etc. Il y a

évidemment un passé très important à Paris déjà qui fait que le dialogue n'est pas toujours facile, c'est à dire que, quand ils nous parlent de GLH PQ, de GLH Groupe de base, de GLH machin, de Comité homosexuel d'arrondissement bon... On ne parle pas de la même chose. On n'arrive pas à comprendre que tout cela est issu de toute l'évolution qui est antérieure, comment le FHAR est devenu ça. Parce que nous nous n'avons pas l'ancienneté. Mais en revanche on se situe relativement bien avec les autres villes. Et ça explique les relations entre Jacques Fortin et Dijon... Avec Lyon c'est un petit peu différent parce qu'il n'y a pas la présence de la Ligue communiste de la même façon. Mais la dimension Ligue communiste est quand même pas très importante dans cette affaire. C'est la jonction entre tous qui se fait tout naturellement. C'est comme ça que je le vois moi.

Mathias : Et donc vous êtes vraiment les réformistes ?

CdL : Pour ce qui concerne Marseille ? Tout dépend qui analyse. Ce que je constate moi c'est que nous sommes tous les partis politiques de gauche rassemblés. Alors évidemment si, par rapport à ceux qui refusent l'approche politique, oui, c'est une démarche d'intégration dans le champ politique et des combats à mener par le biais politique. Par le biais du champ politique et l'action etc. Quand Patrick Cardon se présente aux élections, ce n'est pas le champ politique. C'est on verra bien combien de voix on aura, mais il est hors de question d'avoir une alliance avec qui que ce soit. Donc de ce point de vue on peut voir réformiste. Mais si on regarde de près les points de vue défendus par tel ou tel groupe qui sont là-dedans, c'est du rentre dedans important.

Mathias : Et puis peut-être, une des pistes pour comprendre pourquoi certains groupes pourraient parler de Marseille comme groupe réformiste, ça pourrait être que j'ai l'impression que le GLH de Marseille, c'est un groupe qui peut-être, le plus tôt, ou un des groupes le plus tôt qui va commencer à parler de droits, de dépénalisation ...

CdL : Je suis d'accord avec toi. De ce point de vue ça peut être dit comme ça, parce que c'est combattre pour des droits. Je crois que très vite on est là-dessus. Ce n'est pas pour rien que l'un de nos premiers débats c'est Homosexualité, justice police. Il y a des droits, et les conquêtes en termes de droits, ça apparaît assez clairement, c'est partagé.

Mathias : Et donc cette première UEH, qu'est-ce qu'elle représente pour toi ? Comment ça se passe ? C'est quoi ton souvenirs un petit peu ?

CdL : Alors cette première UEH est quelque chose d'extraordinaire. Parce que chacun d'entre nous dans ce groupe si divers, si différent, s'investit à sa façon, s'investit dans un truc, dans un autre. On est tous ..., les ateliers ..., moi à l'époque, je faisais de la danse, de la photo et j'avais pratiqué du massage californien. Et du coup je dis il faut faire un atelier danse, un atelier massage, atelier photo. J'ai proposé cela. Il y a une grande diversité ! Jacques Fortin habile politiquement, c'est à dire qu'à la fois c'est ce sérieux que le militantisme politique avait construit chez lui; fait qu'il est capable d'aller discuter aux plus hauts niveaux s'il le faut, d'aller rencontrer le cabinet de Gaston Defferre en ayant pas froid aux yeux quoi ! On rencontre les dirigeants de tous les lieux de spectacles (dont on découvre qu'ils sont concernés ou au moins sympathisants). Et la Fac Saint-Charles. Chacun fait son boulot pour organiser l'aspect logistique et à la fois pour trouver des lieux, parce qu'on comprend qu'il n'y aura pas un lieu particulier pour faire cette UEH. Et là, il y a eu une incroyable capacité de création du groupe et en même temps des tas de propositions faites par les autres, de débats, de spectacles et d'ateliers.

Mathias : Vous avez eu des propositions, des coups de mains avec les autres GLH à travers la France ou c'est quand même Marseille ...

CdL : Pas encore vraiment à ce moment-là. Je dirais plutôt des propositions de débats. Eux ils amènent le contenu du débat. De quoi on va causer. Je ne me rends pas compte de ce qui est en train de se construire, vraiment. Et je ne me rends même pas compte, je ne sais pas, que ça a déjà été pré-imaginé par des débats précédents. Moi je n'avais pas vu tout ce qu'il s'est fait avant. Je n'avais pas vu que l'axe central qui en émergeait c'était cette idée-là, de la rencontre nationale, de la construction d'un collectif national. Et même à cette UEH je ne le sens pas vraiment. Je le constate. Je ne l'ai pas vu parce que j'étais encore un peu candide et trop dans ma période d'euphorie. Un peu tout fou. Je suis dans tous les sujets à la fois et je ne suis pas dans l'axe central même si pour moi ça va de soi immédiatement quand ça apparaît, qu'un comité national qui va se créer à partir de là. Qu'il va s'appeler comme ça. Évidemment je suis adhérent très vite mais, ça se fait ...Donc le CUARH émerge.

Mathias : Et donc vous vous lancez à plein dedans avec le GLH.

CdL : Ah ! Dire qu'on se lance à plein dedans, à la suite de l'UEH, oui oui, le GLH de Marseille en est un constituant. Sauf que quelques mois plus tard, se pose la question de la nécessité de formaliser, d'institutionnaliser, et que donc il y a d'abord la création du CUARH Paris qui est un peu différent. Même si le CUARH Paris prend l'engagement de continuer à coordonner, mais en même temps quelques temps plus tard se pose la question de déposer des statuts et si ils déposent des statuts c'est pas le CUARH national, mais c'est le CUARH Paris qui dépose les statuts.

Mathias : Tu es allé à la marche du 4 avril 1981 à Paris ? La grande marche avant l'élection.

CdL : Je suis presque sûr que j'y suis allé oui.

Mathias : La grande où il y a eu 10 000 personnes. Mais ça ne te fait pas un souvenir ...

CdL : Tu as raison de me poser cette question. C'est aussi parce que je ne me resitue pas tout de suite dedans (car c'est la période où il y a d'autres marches, énormes elles aussi, dont les images se télescopent en moi, la marche des beurs à laquelle je suis allé participer et la marche d'opposition à la loi Savary pour la défense de l'école libre que j'ai vu défiler un peu par hasard). Mais oui je suis presque sûr d'y être allé et d'avoir vécu ça comme étant un grand... d'autant que c'était la soirée. Il y avait un gala le soir même ?

Mathias : Tout à fait. Avec Juliette Greco à la Mutualité.

CdL : J'étais allé au gala. Donc oui ça a été un très grand moment

Mathias : Mitterrand va être élu, les lois vont être progressivement abolies. Comment là, à partir de 82 - 83, à quoi va ressembler votre militantisme à Marseille ?

CdL : Le militantisme du GLH ? Et bien il se poursuit activement. Je pense que l'histoire des universités c'est très étonnant. A la fois les Universités d'été sont très structurantes de ce GLH, et à la fois par ..., je suis toujours étonné de voir comment on ne s'y prépare pas suffisamment à l'avance. Je me souviens, je ne sais plus si c'est l'université de 85 ou celle de 83, où à l'occasion de la Gay Pride de Paris on me voit et on me demande alors cette année il y aura l'université d'été ? Et je ne suis pas encore capable de confirmer qu'elle aura lieu, alors que nous sommes un mois avant ! Et ça c'est un truc qui m'énervait toujours. Ceci dit, on continue de faire plein de choses, festival de cinéma, bals. Les bals marchaient assez bien.

Mathias : Et puis vous avez la Boulangerie gay !

CdL : Ouais, alors voilà ! Tu as tout à fait raison. Je ne sais plus exactement à quelle date, je crois que c'est au début de 1980 qu'il y a le basculement de la rue de la Palud à la Boulangerie gay (qui est rue de Bruys, derrière La Plaine). La Boulangerie gay c'est une belle équipe qui



travaille pour gérer le lieu. Et moi je suis là non plus, pas en 1<sup>ère</sup> ligne. Et il y a les gens qui ont le sens de la gestion du lieu [...]. C'est une ouverture au moins 4 jours par semaine quoi ! Et puis se développe à partir de là toute sorte de choses. A un moment je prends une initiative de créer un groupe qui s'appelle SOS homo ou SOS homosexualité. Et donc répondeur téléphonique, mais ça n'a pas duré longtemps. D'autant qu'autres ont pris l'initiative de cette émission de radio qui s'appelle Dérive nocturne [...]. Dérive nocturne est un bon moyen de toucher beaucoup de gens. Numéro de téléphone, on fait des permanences. Et donc suite à Dérive nocturne il y a des moments de rdv qui sont proposés. Qu'est-ce qu'il y a d'autres ? Des spectacles, des fêtes tout ça. Il y a autour du GLH il y a des initiatives diverses.

Mathias : Comment est-ce que le sida arrive ici, dans le groupe. Comment vous vous confrontez à cela. Comment cette histoire elle arrive auprès de vous ? Est-ce que tu as un souvenir de cela ?

CdL : Oui bien sûr. En même temps je n'ai pas grand chose à dire. Si tu veux, ça se passe dans le chuchotement. Quand AIDES se crée, 84, Marseille, sous la houlette de Thierry Gamby... [...]. Pourquoi je cite AIDES avant vraiment de parler du reste, c'est que c'est vraiment AIDES qui a interpellé le GLH. Non pas tellement parce que AIDES est venu voir les gens du GLH. Ils l'ont fait. Mais parce que leur apparition était inévitablement une interpellation forte. Et il y a un certain nombre de gens du GLH qui sont allés à AIDES et qui sont des bénévoles à AIDES et en même temps nous n'étions pas du tout construits pour être capable pour prendre en compte ce sujet là. C'est à dire, ni parce que notre préoccupation des questions de santé n'entraîne pas trop dans notre champ, et on n'avait pas trop de raisons jusque-là. Et puis à cause de tout le discours que véhiculait le courant qui alertait sur cette question qui était un discours très alarmiste et très castrateur. Un gars comme Thierry Gamby a eu encore pendant longtemps encore un discours très castrateur [...]. Ils étaient quelques-uns de AIDES à venir au GLH et à faire surtout à faire le tour des commerces pour commencer à promouvoir. Au GLH, il y avait quoi ? Il y avait dès 81 l'Association des médecins gais qui était venue avec Philippe Meyer à l'UEH de 81 ou 83. Qui déjà faisait de la sensibilisation. Mais nous nous sommes décalés par rapport à Paris. A la fois parce que les grands voyageurs (et donc susceptibles d'attraper le SIDA à nos yeux) sont essentiellement des parisiens. A Marseille, en tout cas dans le milieu que nous avons nous, il n'y a pas des gens qui ont du fric. Il y en a très peu. Donc ils font ce que nous pensons être des « petits » voyages, moins « risqués », ils vont en Dordogne ou sur la Côte d'Azur. Donc l'arrivée du VIH est très peu visible. Il y en a bien sûr [...]. Mais ça met beaucoup de temps à apparaître vraiment. Et ceux qui sont les plus sensibilisés vont à AIDES et ne vont pas au GLH. Donc c'est vraiment deux champs. C'est deux logiques complètement différentes. C'est la logique de la conquête des droits et la conquête de la visibilité. En plus une logique plutôt anti-commerciale qui est véhiculée par le GLH et finalement le GLH est déphasé par rapport au commercial et par rapport au sida. Il y a un double déphasage. Le commercial est lui-même réfractaire à la prévention du sida, mais ce n'est pas le GLH qui est à même de détecter ce problème à ce moment-là. Pourtant l'un de nous travaille au CTS (centre de transfusion sanguine) impliqué dans l'affaire du sang contaminé, mais les informations qui se diffusent sur le sida sont réduites, et la crainte devient peu à peu forte.

Mathias : Et petit pour finir donc, comment le GLH il termine à Marseille. Pourquoi ? Ou alors à quel moment ça se situe dans ton souvenir ? Est ce que c'est parce que quand Jacques Fortin démissionne, est-ce que c'est quand il s'en va ? Que c'est un coup presque définitif ? Parce que j'ai l'impression que ça va jusqu'en 87 le GLH ?

CdL : Après l'UEH de 85, Jacques est dans la lassitude, compte tenu de sa responsabilité de tout ça. Avec l'UEH 85 déjà (ça sera encore davantage plus tard), mais déjà un petit peu, l'UEH a un tel succès, une dimension un peu consumériste, c'est à dire que, on veut, on veut, mais se

perd l'idée que quand on veut on est aussi responsable des choses. Donc consumériste au sens c'est une occasion rêvée pour consommer du sexe et au sens de c'est une merveilleuse occasion pour consommer des spectacles, des débats, des tas de choses intéressantes et passionnantes. Donc ça prend trop d'ampleur. Il y a d'autres éléments pour Jacques, juste après, en 85, il nous expliquera qu'il a un fils qui a 14 ans [...]. Il faut absolument qu'il s'en occupe [...]. Occasion rêvée pour lui de prendre de la distance et de laisser le GLH en disant de toute façon, il marche, il fonctionne. Donc peu de temps après son départ le GLH va quitter la rue de Bruys, la Boulangerie, et va s'installer rue Fongate pour créer le Bateau ivre sous la présidence de quelqu'un d'autre qui s'appelle François-Claude Gianoni. Et pour moi c'était plus du tout pareil, pour des tas de raisons. Il n'y avait pas la même dynamique, il n'y avait pas le même contenu politique et militant. Le même contenu revendicatif. C'était plutôt une amicale gay qui était sympa mais c'était plus pareil. Donc ça a existé, ce GLH là, a encore été en capacité, et j'y ai participé, d'organiser la 5<sup>ème</sup> Université d'été, celle de 87, qui s'est déroulée à Luminy avec tous les aléas, avec des problèmes qui se sont passés à cette université d'été. Tu es au courant un peu ?

Mathias : Avec Gaie France ?

CdL : Avec Gaie France, oui, des gays d'extrême droite, animé par un ancien d'un groupe de choc d'extrême droite qui ont trouvé dans l'UEH une occasion rêvée de faire leur publicité.

Mathias : Est-ce que tu vois d'autres petits trucs qu'il faudrait dire ? Je sais pas, autour de la question de la pédophilie par exemple ? Est ce qu'il y aurait quelque chose que tu voudrais dire autour de ça ? Ou pas forcément ? Ou du liens avec les lesbiennes ?

CdL : Oui tu as raison, il y a plein d'autres. Sur la pédophilie : moi je n'ai pas été quelqu'un de très positionné. J'ai été un peu éponge sur beaucoup de sujet. J'acceptais, j'entendais. Et plein de bonne volonté, j'écoutais. Là, sur la question de la pédophilie, je me souviens à cette époque-là, j'ai rencontré à certains moments des gars qui étaient attirés par des jeunes ados. Pédophilie peut-être pas, mais en tout cas les jeunes ados. Une ou deux fois oui, pédophilie. Qui étaient en même temps à l'intérieur du GLH. Il y en a un en particulier qui était quelqu'un d'une grande douceur et qui n'était sûrement pas un pédophile prédateur, qui était plutôt un pédophile affectueux. Mais assez vite on s'est trouvé avec l'épée de Damoclès de la loi qui nous contraignait non seulement à avoir au GLH des adhérents majeurs, à ne pas accepter de recevoir aux bals ou à d'autres événements des gens qui étaient mineurs. Voilà donc on s'auto-censurait au fur et à mesure. Même si au début il y avait un peu de perméabilité. C'est du contexte que j'ai plutôt envie de parler sinon on ne comprend pas les choses. Il y a eu des années de débats entre nous sur les âges de majorité (depuis la loi de 1974 qui faisait passer la majorité civile de 21 à 18 ans, et depuis les débats sur l'inégalité de la majorité sexuelle sue les homos et les hétéros, pour lesquels elle était à 15 ans), il y a eu toute une série d'années de réflexion qui expliquent la création du GRED (groupe de recherche pour une enfance différente, lors de l'UEH de 1979). Et puis nous étions imprégnés du fait que, enfants, nous avions eu pour beaucoup d'entre nous des désirs homosexuels lesquels désirs n'étaient pas que des désirs de gens de notre âge, ils pouvaient être des désirs d'adultes. Bon tout ça nous traversait, c'est à dire que, à la fois on comprenait que des adultes puissent désirer d'adolescents et à la fois on défendait l'idée que des adolescents (voire des enfants) puissent désirer eux aussi.

En ce qui concerne les femmes. Quand le GLH s'installe rue de Bruys à la Boulangerie Gay. Il y a une difficulté qui se passe. C'est que les femmes réclament d'avoir un soir à elles. Et les mecs répondent : « on ne va quand même pas vous donner le samedi soir ! ». On vous donne le jeudi soir. Et là elles sont ulcérées. Peut-être qu'il aurait fallu être assez malin pour dire à ben on fera un samedi sur deux, je ne sais pas. Et donc s'est posé la question pour elles, là ça a été déterminant pour elles. Mais en même temps, nous étions tellement assoiffés de liberté... On ne

peut pas comprendre cette insurrection du droit à vivre l'homosexualité, à quel point il est exclusif d'autres choses à ce moment-là. C'est à dire, que les femmes, de leur côté aient le même droit, aient le même désir tout aussi exigeant, c'est tout à fait compréhensible. Mais que les garçons entendent par-là, qu'on pourrait leur limiter leurs droits à avoir des rencontres homosexuelles et ne plus être libres de faire ce qu'ils veulent, alors qu'ils en ont tant bavé avant d'arriver là, c'est un peu comme l'histoire du sida un peu plus tard. Il y a une cécité presque inévitable je dirais. Et c'est comme ça que les femmes ont créé la Douce Amère, qui se trouve rue Benoit Malon et par le hasard des choses, pas loin de la Boulangerie gay. Mais elles, elles sont à l'inverse complet des garçons, dans la non-visibilité. Dans la discrétion totale, dans la préservation de la discrétion totale pour toute femme qui voudrait y venir. Alors que nous, on est à l'inverse. Et en plus de cette discrétion, il y a la garantie qui est donnée aux femmes qu'il n'y aura aucun regard masculin. Donc la Douce Amère c'est un truc complètement fermé.

Mathias : Une dernière question : est ce que Stonewall ça existe dans vos imaginaires ou pas vraiment ?

CdL : Pas beaucoup. Ce qui s'est passé à Stonewall ne nous marque pas encore comme un point de rupture qui aurait un sens international, pas plus d'ailleurs que l'assassinat d'Harvey Milk. Les USA sont loin, nous sommes avant tout centrés sur notre question nationale. Ces révoltes, cet assassinat nous le ressentons simplement comme parallèles à ce que nous vivons. En revanche il me semble que nous sommes plus attentifs au discours anti-homosexuels d'Anita Bryant qui exprime clairement ce que les homophobes français ne disent pas trop. Certains d'entre nous y sont plus attentifs car ils voient que les USA sont un peu notre avenir. Cela rejoint la question du retard à l'allumage que nous aurons sur le sida.